



ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

POUR UNE HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES OU VERS UNE HISTOIRE GLOBALE ?

■ Entretien avec ROBERT FRANK
réalisé par THOMAS GOMART. ■

L' historiographie est fille de son temps : la manière d'écrire l'histoire en dit long sur une époque, ses doutes et ses espoirs. Comme chacun sait, la France entretient un rapport compliqué à la « mondialisation ». D'un côté, elle craint d'y perdre son identité et ses positions. De l'autre, elle y participe activement et bénéficie à plein de son inscription dans les flux mondiaux. Au début des années deux mille, le débat sur la mondialisation se concentrait, en France, sur le rôle des États-Unis et reflétait des inquiétudes d'ordre culturel. Dix ans plus tard, il se focalise sur le rôle des puissances émergentes, en particulier celui de la Chine, et reflète des inquiétudes d'ordre économique. Cette mondialisation galopante se traduit par l'influence croissante d'un courant historiographique, celui de l'histoire mondiale (*world global history*), auquel les historiens français souhaitent s'associer, comme en témoigne le lancement, en mai 2012, de la revue *Monde(s). Histoire, espaces, relations* (1).

Un des enjeux réside désormais dans une articulation réussie entre ce courant historiographique transnational et la traditionnelle école française d'histoire des relations internationales. Presque un demi-siècle après *Introduction à l'histoire des relations internationales* de Pierre Renouvin (1893-1974) et Jean-Baptiste Duroselle (1917-1994), cette école fait un bilan d'étape avec *Pour l'histoire des relations internationales*, ouvrage collectif en trente chapitres, publié en septembre 2012 (2). Ayant lancé la revue *Monde(s)* et dirigé *Pour l'histoire des relations internationales*, Robert Frank joue un rôle-clé dans ce passage de

relais entre générations. La nouvelle génération d'historiens doit assumer cet héritage pour le faire fructifier et l'adapter aux exigences du temps présent, ce qui lui demande de relever au moins deux défis. En premier lieu, il lui faut éviter sa dilution dans une approche faussement totalisante à un moment où le numérique révolutionne les méthodes de travail et la notion même d'archive. En second lieu, il lui faut désormais imposer une « école française » au niveau international, et plus seulement européen, c'est-à-dire parvenir à prendre pied dans des structures de savoir très largement dominées par l'historiographie américaine. L'avenir dira si l'école française d'histoire des relations internationale parviendra à incarner une *French touch* en histoire globale.

Reste pour l'heure à recevoir les travaux fédérés depuis plus de vingt ans par Robert Frank. Né en 1944, il vint aux relations internationales par le double prisme de l'histoire financière et de celui de la Seconde Guerre mondiale. Il succéda à François Bédarida (1926-2001) à la tête de l'Institut d'histoire du temps présent (de 1990 à 1994) avant de prendre la suite de René Girault (1929-1999) à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne (de 1994 à 2012). Avec Georges-Henri Soutou, Robert Frank a su réunir plusieurs sensibilités de chercheurs et dépasser bien des obstacles administratifs pour continuer la métamorphose de l'histoire diplomatique d'Albert Sorel (1842-1906) en une histoire des relations internationales, destinée « à contribuer au déclin des raisonnements binaires, des explications monistes, des arguments manichéens, des simplifications abusives » et ainsi « à penser historiquement la complexité de ces "relations" humaines, trop humaines, à travers les frontières » (3).

Thomas Gomart

REVUE DES DEUX MONDES – *Pourriez-vous revenir sur la généalogie de Pour l'histoire des relations internationales ? Dans quelle mesure cet ouvrage continue-t-il l'œuvre de Pierre Renouvin et Jean-Baptiste Duroselle ?*

ROBERT FRANK – Renouvin et Duroselle ont écrit l'ouvrage fondateur de notre discipline en 1964. Ils ont converti de manière définitive l'histoire diplomatique traditionnelle en histoire des relations internationales, c'est-à-dire une histoire qui ne s'intéresse plus seulement aux relations entre les États mais aussi, pour reprendre une formule de l'époque un peu vieillie, aux relations entre les peuples. On dirait aujourd'hui entre les sociétés. Vingt ans après, René Girault et la revue *Relations internationales* ont questionné une première fois cet héritage. Élu à sa suite, j'ai essayé de regrouper les historiens des relations internationales. C'est dans ce cadre-là qu'au début des

années deux mille, on s'est dit : « Allez, il faut faire un livre de référence sur notre discipline. » C'est une entreprise qui a pris du temps, presque dix ans. L'idée était la suivante : rappeler les apports de Renouvin et Duroselle, se comparer à d'autres écoles nationales et examiner les métamorphoses de la discipline.

REVUE DES DEUX MONDES – *Qu'est-ce qui relève du prolongement et quelles sont les mutations les plus profondes ?*

ROBERT FRANK – Pour moi, il y a deux tournants majeurs, pas seulement pour l'histoire, à partir des années quatre-vingt : le *cultural turn* et le *transnational turn*. Tournant culturel, c'est-à-dire non seulement la culture comme objet d'histoire (cinéma, littérature...), mais surtout la culture comme approche historique. Une approche culturelle, face à tout type de phénomène, revient à se demander : qu'est-ce qui se passe dans les têtes ? Pierre Renouvin, qui prononçait très rarement le mot « culturel », faisait cela d'une certaine manière, mais avec les mots de l'époque, empruntés aux *Annales*, comme « mentalité » ou « psychologie collective ». Il proposait déjà une approche culturelle sans que le mot existe. Ce qui a changé, c'est la prise en compte des pratiques sociales, et non plus seulement de ce qui se passe dans les têtes. Les historiens du culturel nous ont beaucoup apporté en dépassant la question des représentations pour analyser les processus de production symbolique et les pratiques qui en résultent. Je crois que nous avons désormais intégré cet apport depuis la fin des années quatre-vingt-dix. C'est donc relativement récent.

REVUE DES DEUX MONDES – *Le second tournant est celui du transnational turn, importé notamment en France par les politistes et les sociologues de l'international. Votre ouvrage n'est-il pas en ce sens une réponse différée à l'ouvrage publié, en 1998, par Marie-Claude Smouts, Nouvelles relations internationales (4) ?*

ROBERT FRANK – C'est moins une réponse qu'une manière de se dire : « Pourquoi ne ferions-nous pas pareil ? » Je trouve passionnant ce que les politistes ont écrit. Cela nous apporte beaucoup et, en même temps, nous avons envie de parler autrement à partir de notre point de vue. En ce qui concerne le *transnational turn*, qui se répand en France avec les travaux de Bertrand Badie, on se rend compte, là encore, que Renouvin et Duroselle étaient pionniers et faisaient déjà du transnational sans le savoir. Sauf que, malgré leur volonté affichée

de ne pas se limiter aux relations interétatiques, globalement, l'histoire qu'ils faisaient est très stato-centrée. Pour Renouvin, l'*ultima ratio*, c'est quand même expliquer une politique étrangère ! L'apport du *transnational turn* est de nous encourager à aller chercher dans les autres disciplines. Nous avons aussi été inspirés par d'autres courants historiques qui s'étaient fédérés avec, par exemple *Pour une histoire politique* ou *Pour une histoire culturelle* (5). Du coup, le livre de Smouts est important car, en dialoguant avec les politistes et les sociologues, nous avons pu clarifier notre spécificité d'historiens.

REVUE DES DEUX MONDES – *Quelle est-elle ?*

ROBERT FRANK – Elle est de travailler sur des sources, sur des archives de toutes sortes, pas seulement diplomatiques. De plus, nous travaillons et réfléchissons sur le temps, non pas seulement sur la chronologie et la périodisation mais sur le temps non linéaire qui s'accumule ou qui érode, et qui génère ainsi des chronologies brisées, des nappes de charriage, indispensables à la compréhension des processus de décision. C'est cette réflexion sur le temps qui est au cœur de notre métier d'historien. C'est le fil directeur de ce livre commencé avant 2003. Or nous avons tous été un peu traumatisés par la guerre d'Irak. Cela ne signifie pas que ce livre est un manifeste anti-guerre. Il traduit la compréhension en temps réel des conséquences de l'erreur préjudicielle commise par George W. Bush, qui fixa d'emblée comme but l'instauration de la démocratie par les forces occupantes sur le modèle de l'Allemagne et du Japon de 1945. Cet usage erroné de la comparaison nous a rendu d'emblée pessimistes sur la suite des opérations. En somme, faire de l'histoire des relations internationales devrait servir au moins à une chose essentielle : ne pas partir dans n'importe quelle guerre.

REVUE DES DEUX MONDES – *Justement, on sent une pointe de dépit lorsque vous écrivez notamment en introduction : « les historiens ont des choses à dire [...] et ils devraient sans doute être davantage écoutés ». Pourquoi ne le sont-ils pas ?*

ROBERT FRANK – C'est une forme d'autocritique. Les historiens n'arrivent pas à se faire écouter. Cela s'explique par le mode de production historique. Travail en archives, réflexion, rédaction, c'est toujours lent. Cela nous empêche finalement d'être réactifs, notamment par rapport à d'autres sciences humaines ou à des experts. C'est notre faiblesse ; elle est difficile à contourner. Néanmoins,

notre utilité se situe dans notre capacité à penser la complexité en articulant différents champs – stratégique, politique, économique ou culturel – et en croisant les chronologies. Nous refusons de produire une réflexion linéaire, manichéenne et simpliste, ce qui joue en notre défaveur pour la médiatisation de nos travaux.

REVUE DES DEUX MONDES – *La question de l'utilité du savoir produit ne se limite sans doute pas à sa médiatisation. Elle touche aussi à la compréhension des besoins d'un environnement social en permanence travaillé par les enjeux internationaux. Au fond, cette école française souhaite-t-elle que sa production soit utile au-delà de la sphère académique ?*

ROBERT FRANK – La réponse est plutôt oui. C'est ce qu'il faudrait, mais y parvenir, c'est autre chose. Comment faire connaître ? Comment rendre la complexité en quelques phrases comme le demandent les médias ? En simplifiant à outrance la réalité, les petites phrases peuvent faire mal, au propre et au figuré, car elles peuvent conduire à de lourdes erreurs. Nous sommes là dans une aporie complète. À cela s'ajoute un manque de formation à la communication externe chez bon nombre d'historiens. Nous avons sur ce plan un vrai problème.

REVUE DES DEUX MONDES – *Ce problème ne touche-t-il pas en réalité aux conditions de transformation d'un savoir de chercheur en un savoir d'expert ? Ce passage de l'un à l'autre ne pourrait-il pas caractériser l'histoire des relations internationales par rapport à d'autres disciplines ? Questions difficiles qui s'adressent autant à vous qu'à la nouvelle génération...*

ROBERT FRANK – Je crois que c'est en train de commencer. La génération qui suit ressent ce besoin. C'est avant tout une question de moyens beaucoup plus que de volonté. La volonté est là. Plusieurs exemples de projets de recherche en témoignent. Dans certains cas, il s'agit désormais d'extraire des produits plus spécifiques de nos travaux scientifiques pour intéresser les médias, les think tanks, etc. La prise de conscience est faite, la réflexion est amorcée et va continuer à se développer.

REVUE DES DEUX MONDES – *Arrêtons-nous sur un point crucial : l'histoire des relations internationales a le sens du tragique. Dès la première page, vous écrivez : « Oui, une des caractéristiques des relations internationales est d'être une question de vie ou de mort pour les peuples*

et donc pour les individus. » Comment rendre ce sens du tragique ? C'est autant un enjeu de problématique que d'écriture. La spécificité des relations internationales tient dans l'importance accordée au récit dans l'optique réaliste...

ROBERT FRANK – Je suis d'accord avec vous, mais cela dépasse l'histoire des relations internationales et se retrouve aussi chez les historiens de la guerre. La construction du récit est fondamentale car ce sont les mots et les discours qui permettent à la fois de ressentir les pulsions de vie ou de mort et de faire vivre et revivre des personnes. Cependant, il ne faut pas assimiler les historiens des relations internationales au courant réaliste des politistes. Leur prudence en matière de théories les rapproche souvent, consciemment ou non, de ce courant, d'autant qu'ils accordent beaucoup d'attention aux États et aux rapports de puissances. De même que leur souci du « réel » et de voir les relations internationales telles qu'elles sont et non telles qu'on voudrait qu'elles soient. Il n'en demeure pas moins que ce tropisme réaliste des historiens est désormais dépassé avec la prise en compte systématique de l'irrationnel. La critique de fond que nous faisons à l'école réaliste est de ne pas prendre en compte tous les aspects du réel, en particulier les forces de l'irrationnel et de l'imaginaire, qui font partie du réel, ne serait-ce que parce qu'elles sont capables de le transformer.

REVUE DES DEUX MONDES – *Votre ouvrage est ouvert à de nombreuses influences ; il cite fréquemment des politistes ou des sociologues de l'international dans un souci de nouer un dialogue entre les disciplines. Compte tenu de l'importance que vous accordez au récit et de votre propre parcours intellectuel, une absence peut étonner : celle de l'œuvre de Paul Ricœur, qui n'est jamais évoquée...*

ROBERT FRANK – Je suis imprégné de la lecture de Paul Ricœur qui, comme vous le savez, considère la notion de « mise en intrigue » décisive pour les historiens. Par ailleurs, aux débuts de l'Institut d'histoire du temps présent, j'avais proposé comme projet de recherche « les Français et la guerre depuis 1944 », qui ne prononçait pas explicitement un mot-clé : « mémoire ». Sur l'histoire de la mémoire précisément, Ricœur a ensuite guidé toute une partie de ma production personnelle et des travaux que j'ai dirigés. La présence de Ricœur est en réalité diffuse et fondamentale. La réflexion des historiens sur le temps est appelée à entrer en dialogue avec celle des philosophes du politique. C'est un des grands chantiers à venir.

REVUE DES DEUX MONDES – *Bouclons la boucle. Deux notions aident à résumer l'œuvre de Renouvin et Duroselle, celle de « forces profondes » et celle d'« homme d'État ». Comment votre génération les a-t-elle transformées et comment résumer* Pour l'histoire des relations internationales ?

ROBERT FRANK – Dans la conclusion, cosignée avec Georges-Henri Soutou, nous estimons que la notion renouvienne de « forces profondes » est désormais trop statique et qu'elle doit laisser place à celle de « dynamique », qui renvoie non seulement à la force mais aussi au mouvement décrit par celle-ci. Les dynamiques désignent les multiples circulations, jamais à sens unique, qui en traversant des espaces, influent sur les États et transforment les sociétés. Nous sommes sortis d'une vision verticale des rapports entre États et sociétés. Quant à la notion d'« homme d'État », elle était rattachée à l'analyse des processus de décision et, en particulier, au fonctionnement de l'« entourage ». Nous avons désormais une approche beaucoup plus systémique, qui cherche à intégrer tous les rouages en jeu, ainsi que, j'insiste sur ce point, toutes les formes d'irrationnel et d'imaginaire. Enfin, un des apports essentiels de notre génération est la constatation d'une plus ou moins grande « autonomie » des champs dans lesquels s'exercent ces dynamiques. Les champs – stratégique, politique, économique ou culturel – ont entre eux une dose de porosité et d'étanchéité qu'il convient, pour chaque sujet traité, de mesurer. C'est la combinaison de l'approche systémique et de l'analyse des dynamiques qui doit guider nos travaux afin de comprendre un ordre international, national, régional ou local à un moment donné.

1. *Monde(s). Histoire, espaces, relations*, n° 1, mai 2012. Cette revue est publiée par Armand Colin. Elle dispose d'un site : <http://www.monde-s.com>.
2. Robert Frank (dir.), *Pour l'histoire des relations internationales*, PUF, 2012.
3. *Idem*. Dernière phrase de la conclusion rédigée avec Georges-Henri Soutou.
4. Marie-Claude Smouts (dir.), *Nouvelles relations internationales*, Presses de Sciences Po, 1998.
5. René Rémond (dir.), *Pour une histoire politique*, Seuil, 1988 ; Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Seuil, 1997.

- Robert Frank est professeur émérite à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne.
- Thomas Gomart est directeur du développement stratégique de l'Institut français des relations internationales (Ifri).